

LE MODELEUR GAUTHIER.

Me permettez-vous, Messieurs, de venir vous distraire un instant des travaux plus savants qui vous occupent pour vous entretenir d'un modeste artiste dont je ne sais ni l'origine ni la fin, mais qui, véritable oiseau de passage dans notre ville, y laissa, avec l'écho joyeux de ses chansons et de ses folies, plusieurs ouvrages qui ne sont pas indignes de fixer notre attention ?

Cet artiste, du nom de Gauthier, était modelleur en terre. C'est vraisemblablement dans les premières années de la Restauration qu'il vint planter sa tente au village Saint-Martin. Il y exerçait la profession de potier, modelant, au choix du client, des vases, des écussons, des cartouches, des chiens, des lions, des chimères pour la décoration des jardins et l'embellissement des demeures bourgeoises. Mais supérieur à son état par les aptitudes dont il était doué, l'ornemaniste se faisait à l'occasion statuaire, non sans bonheur et sans talent, comme nous le verrons tout à l'heure.

C'est en interrogeant les personnes qui ont connu Gauthier, — témoins de jour en jour moins nombreux, — que nous avons réuni les notes qui suivent. Nous en devons obligation à MM. Souliac-Boileau, Berthauld, ancien secrétaire de la mairie; Richard, ancien secrétaire de la sous-préfecture; ces deux derniers décédés aujourd'hui. Hâtons-nous donc de fixer ces souvenirs, si nous voulons sauver de l'oubli le pauvre artiste.

La maison qu'habitait Gauthier au village Saint-Martin existe encore et porte le numéro 32. Elle est située dans une cour commune, à droite de la sente qui quitte la rue du village Saint-Martin, au coin du numéro 26. On voit encore la cave où le potier tenait au frais sa terre à modeler et ses ouvrages en cours d'exécution. Deux lions majestueux surmontaient sa porte et signalaient sa maison aux amateurs. C'était au village même, dans une carrière située derrière la maison

qu'habite aujourd'hui M. Duchesné, épicier, que Gauthier tirait la terre rouge qu'il employait.

Par suite de quelles mésaventures Gauthier est-il venu s'échouer au village Saint-Martin ? Nous ne saurions le dire. Était-ce quelque pauvre artiste découragé qui avait manqué sa carrière ? Cela n'est pas impossible, car les ouvrages de sculpture qu'il a produits chez nous le montrent supérieur aux menus travaux auxquels il se livrait journallement pour vivre. D'ailleurs, sans prétendre créer une légende et grossir le martyrologe des méconnus, il faut avouer que notre héros avait toutes les qualités requises pour gaspiller ses dons et finir à l'hôpital. Passablement paresseux, incurablement ivrogne, Gauthier se fiait à sa grande facilité de travail, ne se mettait guère à l'œuvre que lorsqu'il était sans le sou, et ne touchait le prix extrêmement modique de ses productions que pour courir au cabaret. Son séjour relativement prolongé à Château-Thierry, au village Saint-Martin, — un vignoble ! — n'est qu'une capricieuse étape dans la vie nomade de ce bohémien de l'art. Gai, insouciant, communicatif, absolument désintéressé, ce Lantara de l'ébauchoir s'en allait les cheveux au vent, la physionomie ouverte, et inspirait à tous des sympathies qui, en lui faisant la vie facile, la lui faisaient en même temps plus périlleuse.

Le travail le plus considérable qui signale le séjour de Gauthier dans notre ville, c'est la série des six statues qui ornent le chœur de l'église Saint-Crépin. Ces figures représentent : 1° Les quatre évangélistes qui accompagnent le maître-autel ; 2° saint Crépin, le patron de la paroisse placé à droite de la table de communion en face de saint Martin, évêque, devenu le second patron de la paroisse après la démolition de l'église Saint-Martin.

Quelques-unes de ces statues nous apprennent les noms et prénoms de l'artiste. Sur la base de la statue de saint Martin, on lit : GAUTHIER, SCULPTEUR. Nous relevons sur le saint Luc et sur le saint Mathieu ces mots : JEAN-GERVAIS-HILAIRE GAUTHIER, SCULPTEUR.

.. Ces six statues sont venues remplacer, dans la décoration générale du chœur qui date, ainsi que l'autel, des dernières années du xvii^e siècle (voir l'*Histoire de Château-Thierry*, par M. l'abbé Poquet, tome II, page 132), des figures de saints et d'anges que la tourmente révolutionnaire avait fort maltraitées. Cette décoration, où dominaient les marbres et l'albâtre et qui a beaucoup perdu de sa richesse primitive, consiste en un placage de boiseries marbrées composé de pilastres à chapiteaux dorés d'ordre ionique; une corniche du même ordre, simulant du marbre blanc, surmonte le tout. Les pilastres accompagnent, deux à deux, cinq panneaux, dont trois grands, peints aujourd'hui en imitation de marbre rouge, où l'on voyait autrefois des peintures de notre compatriote Gabriel Revel. Deux panneaux plus petits, dans les pans coupés, sont encore ornés de peintures ovales encastrées. Ces cinq panneaux accusent une légère saillie, et c'est dans les retraits qui les séparent que s'élèvent les statues.

On ne saurait nier que cette décoration ne soit bien combinée dans ses proportions, et n'accompagne heureusement le maître-autel de marbre.

Je sais tout ce que l'on peut dire de fondé, au point de vue d'une sévère critique, contre ces annexes disparates exécutées à diverses époques, dans le goût régnant, sans souci du style des monuments; mais il ne faut pas oublier que l'archéologie est une science toute moderne. Soyons donc indulgents pour ces sortes d'anachronismes qui attestent le zèle naïf de nos pères pour l'embellissement de ces églises où ils ont vécu et passé avant nous. Il y a des basiliques qui ont pris je ne sais quel aspect froid et triste après qu'on les eut débarrassées, au nom de l'unité du style, de ces touchants témoignages de la foi des générations qui nous ont précédés.

Le saint Crépin attire tout d'abord le regard. Il est vêtu d'une courte tunique d'ouvrier, serrée à la taille; il a la main appuyée sur une pièce de cuir, car on sait que saint Crépin, quoiqu'il fût de naissance noble, travaillait par humilité au métier de cordonnier, pour pouvoir prêcher plus facilement

les gens du peuple. Cette figure a de l'élégance; l'attitude en est simple et naturelle; c'est de beaucoup la meilleure de la série, et, par un hasard singulier, elle ne porte aucune signature, apparente du moins, non plus que la statue de saint Jean, à laquelle je donnerais, par ordre de mérite, le numéro deux. Il n'y a pas toutefois à hésiter à attribuer ces ouvrages à Gauthier, car il y a, dans les mains notamment, des modes d'interprétation que l'on retrouve dans les statues voisines, et le saint Crépin est modelé avec la même argile rougeâtre que les autres figures.

Il y a dans la tête extatique du saint Jean une louable intention d'expression; mais l'ensemble de la figure est lourd. On peut faire le même reproche aux statues de saint Marc, saint Luc, saint Mathieu et saint Martin. C'est toujours le type banal du vieillard à barbe vénérable. Malgré leur geste convenu, la rondeur des draperies, elles attestent, de la part de Gauthier, un certain goût pour camper et composer une figure. On trouve toute l'habileté de l'ornemaniste dans les morceaux accessoires, comme le bœuf, l'aigle, le lion et l'ange, qui sont les attributs des évangélistes. Mais les parties de nu témoignent d'insuffisantes connaissances anatomiques. Les mains, par la manière dont elles sont traitées, nous autorisent à croire que l'artiste copiait, et beaucoup trop servilement, des moulages. Il ne faut pas perdre de vue, d'ailleurs, que le badigeon dont on a barbouillé ces statues les a sensiblement engorgées, et qu'elles devaient être d'un effet beaucoup plus pittoresque avec leur beau ton naturel de terre cuite.

Nous aurions désiré rechercher dans les registres de la paroisse les traces de la commande et du paiement de ce travail; mais on nous en a dissuadé en nous affirmant que les archives, si archives il y a, sont muettes à cet égard. Nous nous sommes d'autant plus facilement payé de ces raisons que nous manquons absolument de la vertu essentielle de l'archéologue : la tenacité.

Quoi qu'il en soit, Gauthier a dû exécuter cette suite entre 1816 et 1824. Le curé de Saint-Crépin, qui était alors M. l'abbé

Salandre, si le travail est antérieur à l'année 1822, où, s'il lui est postérieur, M. l'abbé Marprez, auraient payé Gauthier, de la main à la main, trois ou quatre petits écus par figure. On raconte à ce propos un trait qui peint Gauthier tout entier. On verra que l'insouciant artiste sauvait au besoin le sacrifice de sa fierté à force de gaieté et de bonne humeur. Comme nous venons de le dire, les ressources de la fabrique ne permettaient guère de rémunérer généreusement ses travaux; Gauthier imagina de modeler son propre portrait en pied et de grandeur naturelle; il se représenta la mine comiquement piteuse, montrant d'un geste significatif sa poche ouverte et vide. Il adossa son effigie à la porte de l'église, et tous ceux qui aimaient la plaisanterie (le nombre en était plus grand alors que dans nos temps moroses) déposèrent en riant leur obole dans la poche béante du jovial statuaire.

Un petit intérêt personnel a depuis longtemps éveillé ma curiosité à l'endroit de Gauthier. Je possède une de ses plus jolies productions, représentant Bacchus enfant à cheval sur un tonneau. Il a le buste enguirlandé de pampres, tient son verre d'une main et la dive bouteille de l'autre. A voir la tête malicieuse du joyeux enfant, ses jambes pleines de souplesse, on sent que Gauthier a traité avec une chaleureuse conviction un sujet qui le plaçait dans son élément, et cette statuette serait irréprochable si l'on ne trouvait à y reprendre un peu de raideur dans l'emmanchement des épaules.

Cet objet provient de M^{me} Sarazin, mère de feu Sarazin-Vignon. Cette dame Sarazin tenait, dans la grande rue, à Château-Thierry, une maison d'épicerie avec un débit de vins et liqueurs que Gauthier fréquentait assidûment; car il était, nous l'avons dit, grand consommateur de chopines. Or, comme il les vidait plus volontiers qu'il ne les payait, la mère Sarazin, qui savait le fort et le faible de ses pratiques, proposa à son client de s'acquitter en lui modelant un petit Bacchus qui égayât sa boutique. Elle ne manqua pas d'insister auprès du statuaire, car elle avait l'esprit grivois, pour qu'il lui fit son petit Bacchus aussi lesté et gaillard qu'il convient

au Dieu du plaisir. C'est en vertu de cette recommandation que Bacchus ne porte de feuilles de vigne qu'en sautoir... M. Sarazin-Vignon, qui tenait de sa mère le goût des propos graveleux, eut garde d'omettre ce détail quand il me conta la légende du Bacchus qu'il m'offrit en ma qualité de parent, pour que ce souvenir ne sortît pas de la famille.

Mais, hélas! mon Bacchus n'est plus le gai compagnon d'autrefois. L'année terrible a marqué brutalement sa date sur le pauvre petit buveur. Il avait pourtant pris ses précautions; il s'était caché... dans la cave... Où pouvait-il être mieux? Il en sortit cependant éclopé, manchot, heureux encore dans son infortune de n'avoir point pris le chemin de l'exil avec les mille objets d'arts, pendules et ustensiles divers qu'emportaient journellement d'innombrables fourgons.

M. Souliac-Boileau possède une flore demi-nature, de qualité médiocre, qu'il attribue à Gauthier. Il nous a montré aussi deux petites figurines, un Chinois et une Chinoise accroupis, très-justes de mouvement. Elles proviennent du cabinet de M. Sarazin dont nous nous rappelons avoir visité la collection dans notre enfance, rue du Faubourg-de-Marne, dans l'ancien couvent de la Congrégation, où se trouve aujourd'hui l'établissement hydrothérapique du docteur Petit. Ces trois statuettes ont été malheureusement badigeonnées de couleur verte qui en alourdit beaucoup le modelé.

M. Mouroux occupa souvent Gauthier à décorer une propriété qu'il possédait à Nogentel. Il lui demanda, entre autres ouvrages, deux figures de jardinier et de jardinière, et une laveuse de grandeur naturelle qui, vendue plus tard au château de Dormans, fut cassée dans le transport. Le petit modèle de la laveuse a longtemps appartenu à un amateur de notre ville dont le nom m'échappe. Deux gros lions sortis de l'atelier de Gauthier ornèrent longtemps la porte du château d'Oulchy; nous avons aussi entendu parler d'une Vénus que M. Vol aurait commandée à Gauthier pour donner aux innocents bosquets de son jardin un faux air de Paphos et d'Idalie. Cette statue fut détruite plus tard par déférence pour la digne

et pieuse M^{me} Vol qu'affligeait cette exhibition profane.

Que devint Gauthier dans la dernière phase de sa carrière ? Nous retombons forcément ici dans le domaine de la conjecture. Les uns le font mourir à l'Hôtel-Dieu, suppositon qui n'a rien d'in vraisemblable, car il paraissait en effet prédestiné à finir ainsi. D'autres contemporains de Gauthier émettent des hypothèses plus consolantes. On croit que le sculpteur Laitié, lorsqu'il vint à Château-Thierry, en 1824, pour la pose et l'inauguration de la statue de Jean de La Fontaine dont il est l'auteur, vit Gauthier, l'apprécia, et l'emmena à Paris où il était en position de l'employer avantageusement à ses travaux. Toujours est-il que nous perdons définitivement sa trace. Mais en nous quittant, Gauthier nous a légué du moins la meilleure partie de lui-même, et ce qui nous reste des nombreux ouvrages qu'il produisit au milieu de nous mérite assurément que nous conservions dans nos Annales le nom de l'intéressant artiste.

FRÉDÉRIC HENRIET.

APPENDICE.

M. Lecesne, notre collègue à la Société historique et archéologique de Château-Thierry, a bien voulu faire, à la Notice qu'on vient de lire, l'honneur de l'insérer dans le journal *l'Echo de l'Aisne*, n° du 20 mars 1878. Cette publicité a eu pour effet de provoquer, de la part de lecteurs bienveillants qui ont connu Gauthier, d'intéressantes communications dont nous avons été heureux de faire notre profit.

Au cours de notre travail, nous avons cité, pour mémoire, puisqu'elle a été détruite, la Vénus qui orna quelque temps le jardin de M. Vol. Cette statue n'est pas le seul ouvrage que M. Vol ait demandé à Gauthier; ce n'est pas le seul non plus qu'ait sacrifié le rigorisme de M^{me} Vol. Trois bas-reliefs traités sans doute dans le goût de Clodion, et où les amours se jouaient un peu trop librement, peut-être, dans les pampres, les fruits, et les fleurs, ont eu le même sort que la Vénus. Ils surmontaient la porte et les fenêtres d'un petit pavillon attenant au corps de

logis principal. De tous les travaux exécutés pour cette maison, il ne reste plus aujourd'hui qu'un coq, deux poules et un pigeon en terre cuite, largement et habilement rendus, placés en amortissement sur les pilastres de la basse-cour. Le propriétaire actuel, M. Dubosq, nous a très-obligeamment montré les innocents gallinacés qui ont heureusement trouvé grâce devant des scrupules un peu excessifs.

M. Bacus nous a fait part de ses souvenirs et nous nous empressons de les consigner ici. Il se rappelle avoir assisté, en 1820 ou 1822, en qualité d'enfant de chœur, à la bénédiction, par M. le doyen Sallandre, des six statues de Gauthier. Il assure, en outre, que quatre des maquettes de ces figures existent encore. Après avoir passé en diverses mains, elles ont paru, il y a quelque trente ans, à la vitrine de M. Moussé, revendeur, rue du Faubourg-de-Marne, où Théodore Bacus les acheta. Il les porta au presbytère où elles doivent se trouver encore.

M. Bacus se souvient également avoir vu, dans le tympan de la porte de l'Hôtel de Ville, un grand écusson aux armes de France de la main de Gauthier; mais les fleurs de lys qui l'ornaient excitèrent, en 1830, les colères populaires, et il fut brisé, sur la place du Marché, aux accents de *la Parisienne*.

M^{me} Tribert possède un petit buste de notre potier que nous devons signaler aussi : c'est le portrait fort ressemblant, assure-t-elle, de sa grand'mère, M^{me} Petau de Grancourt. Il a été exécuté vers 1820. M^{me} Petau, qui avait alors soixante-six ans, environ, est représentée coiffée d'un bonnet dit à la vieille, enrichi de dentelles, et vêtue d'une camisole. La physionomie est fine, très-vivante, et c'est un des bons ouvrages de Gauthier. Il n'est pas signé. Il se souciait bien de ses travaux, d'ailleurs! N'était-il pas de plus en plus dominé par sa passion pour la bouteille? Il en était arrivé à ce point qu'il fallait l'enfermer et l'abreuver de temps en temps d'un verre de vin pour l'empêcher de courir au cabaret et obtenir de lui une séance de travail sérieux. C'est ainsi, paraît-il, que dut faire M^{me} Petau. Rien ne saurait mieux démontrer à quel degré d'abaissement moral était tombé le malheureux artiste.